

Antonio Gramsci

Combattre le fascisme

préfacé par Massimo Palma
textes choisis, traduits de l'italien, annotés et postfacés
par Manuel Esposito

> la variation <

Paris

- 2025 -

*Penser le fascisme, lutter :
traduire et lire Gramsci*

« Les associés, qui pendant plus de vingt ans, ont eu l'occasion de mettre à leur guise l'Italie en coupe réglée, de la couvrir de honte, de la précipiter enfin vers cette ruine et dans l'abîme où Dieu lui-même a peur de regarder, parvinrent à faire passer pour une activité politique la destruction, la radiation de la vie, et l'oblitération totale des signes de la vie. Tout fait ou acte de la vie et de la connaissance est un délit pour qui fonde son empire sur l'interdiction de tout à tous, un couteau à la ceinture. »

Carlo Emilio Gadda, *Éros et Priape*

Les textes de Gramsci recueillis dans le présent volume doivent circuler le plus largement possible, alors que l'Europe est en plein bafouillement, alors qu'elle se répète un peu plus violemment chaque année, alors qu'elle est prisonnière de son propre passé qui ne cesse de revenir et de se répéter – non seulement la France n'en finit pas de se répéter comme le montre chaque période électorale, mais de plus en plus de pays, partout dans le monde, sont pris dans un devenir-totalitaire.

Au début du *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*, Marx cite Hegel, c'est bien connu : « Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages de l'histoire mondiale surgissent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme *farce*¹. » Mais on peut se demander là où se situe aujourd'hui la comédie, la farce, alors même que l'histoire semble se répéter ; alors que le grand capital constitue un soutien toujours plus marqué du fascisme le plus vulgaire. Les fascistes d'aujourd'hui attendent encore leur Carlo

Emilio Gadda pour les caricaturer, pour les singer, pour les ridiculiser. On pourrait avoir envie de questionner la corrélation entre la propagation endémique des nouvelles technologies (c'est-à-dire un certain appauvrissement de la langue, mais aussi des jeux qu'il est possible d'élaborer avec elle, de sa poéticité) et la montée du fascisme et de l'extrême droite partout dans le monde. Les nouvelles technologies, les réseaux dits sociaux, les « nouveaux » médias nous enfermeraient-ils dans une bulle au point de nous rendre fascistes plus ou moins malgré nous ? Est-il encore possible d'échapper au techno-fascisme ou au techno-féodalisme² ?

Étonnamment, nos vies ont changé (l'invivabilité s'impose comme seul mode d'être, la langue atteint un stade qui relève de la survivance), mais le fascisme, lui, change très peu : il n'est que le retour de lui-même sous des masques nouveaux – ne nous laissons pas bernier par son emballage technologie, par les éléments de langage par lesquels il essaye de nous faire oublier ce qu'il est – destruction de la vie et de la connaissance. En effet, le fascisme tente de porter de nouveaux masques, mais il n'est aucun courant qui ne se ressemble plus depuis 1919 (année de la création des *fasci*). Il est toujours

vulgaire, grossier, déficient, il n'est toujours que l'affaire de répliques de celui que Gramsci décrivait comme un « exalté épris de lui-même », comme un « homme qui se complait à jouer avec sa force et à se masturber avec les mots³ ».

Alors que les réseaux dits sociaux ou les « éléments de langage » ne cessent de désintégrer la langue, alors qu'elle ne ressemble plus qu'à des échos démultipliés de la doxa, c'est-à-dire de « l'Opinion Publique, l'Esprit majoritaire, le Consensus petit-bourgeois, la Voix du Naturel, la Violence du Préjugé⁴ », la langue elle-même apparaît comme un contre-pouvoir dès lors qu'elle vise à saper les automatismes, dès lors qu'avec elle est possible la formation d'une pensée politique, comme le fait Gramsci dans les pages ici recueillies, ou, au-delà de Gramsci, la création poétique. Le langage lui-même contient les conditions de possibilité de tout avenir ; s'il est détruit, l'avenir devient impossible parce qu'en lui disparaît l'histoire dont il ne peut ne pas transporter les traces. Comme le dit Gramsci, d'une manière qui n'est pas sans annoncer Roman Jakobson⁵, tant que la métaphore reste vivante, le potentiel d'avenir contenu dans la langue reste vivant : « Habituellement, quand